

AUTO-BIO Jacqueline Girard-Frésard

Je suis née à Delémont en 1949. A ce moment-là le canton du Jura n'existait pas, il faisait encore partie du Canton de Berne. Je dis cela parce que la rivalité linguistique était virulente, parler l'allemand ou le suisse-allemand était vécu comme une trahison, une forme de racisme, en somme. Ma mère d'origine grisonne avait vécu en Allemagne, parlait le français avec un accent et des interférences avec sa langue maternelle. Elle tranchait comme on disait ! Ma grand-mère, qui m'a gardée dès ma naissance, parlait l'allemand. Avec son mari grison, elle était venue de l'Allemagne de l'Est (Berlin) en 1949 à Delémont. Elle revenait dans le pays de son mari, la Suisse avec son beau passeport rouge. En Allemagne, mes grands-parents maternels avaient tout perdu, or, argent, maison. Ils y avaient bien vécu, avaient eu beaucoup d'enfants, beaucoup de bonheur et de souffrances.



Ma mère et mon père avaient acheté un restaurant à Delémont qui s'appelait la « Tempérance ». Un restaurant sans alcool, c'est-à-dire que le vin se vendait en cachette, dans des bouteilles de grappillon. L'alcool fort se versait dans des petits pots de porcelaine brun fabriqués à Langenthal pour accompagner le café. La discrétion était assurée. Ma grand-mère me parlait allemand, mes sœurs le français, ma mère excellente cuisinière et commerçante s'exprimait dans une langue française imparfaite, mon père, beau parleur, à l'accent franc-montagnard, homme de séduction

s'occupait des clients avec plaisir et humour distribuant du vin en vrac sous appellation cachée. Voilà le bain linguistique et de vie dans lequel j'ai été plongée, un mélange vivant et enivrant de langues et de règles contournées, un monde bourré d'affection.

Autant dire que mon entrée à l'École enfantine « Saint-Georges » de Delémont, tenue par des sœurs catholiques sévères, a été pour moi d'une violence indescriptible. Je suis née, en réalité par accident, mon père avait plus de 50 ans, ma mère près de 40, et il n'y avait pas de test génétiques à l'époque ! J'ai su très tôt séduire tout le monde, aussi ai-je vécu mes premières années de vie comme une petite princesse, entourée d'adultes émerveillés par ce petit bout de chou à boucles blondes. J'étais la prunelle de leurs yeux. Ma mère n'osait pas me gronder, mon chien Othello, un boxer tout en muscles, lui montrait les dents. Ma grand-mère se laissait persécuter avec délices par mes exigences enfantines. Elle me lisait des contes, me racontait des histoires et moi, je jouais à mettre des bigoudis à mon grand-père qui sous la pression de sa femme finissait par accepter l'outrage au masculin.

Je n'ai résisté que quelques semaines à l'école militaire de la vie scolaire de cette première enfantine (La Dégagée). J'ai supplié pour qu'on me reprenne la maison. Sitôt demandé, sitôt fait. Une deuxième tentative, à 6 ans, a pu être tolérée avec son lot de blessures narcissiques. Il fallait partager, ne pas être la préférée, se soumettre, obéir, accepter les contraintes et les critiques. Le souvenir que j'en garde est gris, la joie n'était pas à l'ordre du jour.

L'école primaire au Château de Delémont s'est déroulée au gré du charme des enseignants. Je me souviens que l'apprentissage de la lecture et de l'écriture a été pour moi un tour de force. Tous ces sons à reconnaître, cet ordre alphabétique à assimiler, ces proximités icônographiques entre le p-b-d-q où seule une barre se déplaçait. Je me battais contre les diphtonges, les (ou) les (un), les (on)... Bref, je luttais contre les confusions, nées probablement d'une enfance trop laxiste, faite de trop de liberté et d'amour. Mes parents, trop vieux, ne savaient plus qu'il fallait me mettre des règles pour me permettre d'affronter les contraintes de vie. Je haïssais le cathéchisme où il fallait apprendre par cœur des textes que je ne comprenais pas. J'aimais mes maîtresses et voulais leur ressembler. L'école obligatoire s'est déroulée avec surtout des douleurs et quelques plaisirs.

Puis l'école de Commerce m'a acceptée. J'avais 16 ans, je ne m'intéressais pas encore aux garçons, mais je commençais à comprendre que, dans la vie il fallait apprendre, étudier pour choisir son avenir. A cet âge-là, je ne sais pas comment, mais j'ai compris que je ne pouvais me contenter du « soit belle et tais-toi », de cela j'étais sûre. J'ai rencontré dans cette école un professeur que j'ai aimé parce qu'il m'intéressait, parce que pour la première fois dans ma vie quelqu'un parlait de ce que j'avais envie d'entendre ; idées, art, cinéma, poésie. C'est lui, Paul Kury, c'est lui qui m'a donné mon premier plaisir à écrire. C'est lui qui a pour la toute première fois reconnu, ce qu'il avait appelé une « sensualité d'écriture ».

De quoi rougir un peu. Bien sûr, j'ai travaillé pour lui plaire mais en même temps, j'ai travaillé pour me plaire. C'est grâce à lui, à son soutien, à mon attachement, que j'ai terminé mon diplôme avec de bons résultats.

Du côté de ma famille, un ami venait souvent à la maison, un homme cultivé, un notaire et avocat, un homme qui aimait les débats et qui amenait du sens aux questions de mon adolescence. Pierre Christe, je lui ai dédié mon troisième roman « Les cœurs décousus » a su encourager, soutenir la publication de « La Dégagée ». Puis, le baccalauréat à Fribourg, retour dans un milieu catholique où la rigueur était de mise. Collège de filles, nous devions porter un tablier qui recouvrait les genoux, il était interdit de se maquiller, de porter des pantalons, tout signe extérieur de séduction était réprimé. Cette fois, les contraintes extérieures ont pu être métabolisées et acceptées. Puis Genève, son Université. Une licence en sciences de l'éducation d'abord, avec des débats d'idées exceptionnels autour de l'éducation et de la philosophie, une période vivante. La jouissance de l'apprendre à son paroxysme, une étude qui m'a amenée à découvrir la psychanalyse et l'analyse de mon monde interne, ses monstres, fantasmes et autres secrets à décrypter. Une licence en psychologie parce qu'il fallait passer par le principe de la réalité et abandonner le principe du plaisir. J'étais enfin assez mature pour accepter de me soumettre à des matières que je détestais telles que la logique, les statistiques.

Parallèlement je m'étais mariée, enfanté deux jolies filles. J'ai toujours pensé que les choses pouvaient se mener de front et durer toute la vie. Un diplôme en logopédie, puis une formation de psychothérapeute d'enfants et d'adolescents parce que dès le début c'est ce vers quoi je tendais: mon but: devenir psychanalyste d'enfants et d'adultes. Pour devenir psychanalyste, il faut soi-même entrer dans une ou plusieurs démarches analytiques, et c'est une longue mais passionnante quête du Graal. Un voyage curieux, troublant, dégageant dans le monde interne.

L'écriture a toujours été là. Une compagne de route, un crayon et un papier pour ne pas être seule, pour habiller les moments de trouble, pour rêver scripturalement, pour pleurer avec les mots. Dire le plaisir. Pour un autre. Pleurer la souffrance. Pour un autre. On écrit toujours pour quelqu'un. Voilà! Aujourd'hui je suis psychothérapeute (FSP), psychanalyste (membre de la SSPsa). Je me partage entre mon travail de clinicienne et mon écriture. J'écris parce que je ne peux pas faire autrement.

Saint-Augustin dit: Rare est l'âme qui sait de quoi elle parle quand elle parle d'elle-même.



Jacqueline Girard-Frésard, 2017